

Celle qui aime Jésus

Copyright © 2006 by Constantin Mourousy,
Franz Weber & Éditions Xenia,
CP 395, 1800 Vevey, Suisse
www.editions-xenia.com
Courrier & commandes : info@editions-xenia.com

Simone Chevallier

Celle qui aima Jésus

Roman

suivi de

La Dame de Pâques

Préface de Franz Weber

Xenia

Préface

Simone Chevallier fut une figure marquante et originale de la vie littéraire française de l'immédiat après-guerre. La présente réédition de *Celle qui aima Jésus* a pour but de rendre justice autant à la figure évangélique de Marie Magdeleine qu'à la romancière qui a su s'insérer de la manière la plus profonde et la plus pure dans son personnage de femme et de disciple du Christ. Pour des raisons obscures, un voile d'oubli est tombé sur ce poète à la fibre baudelairienne et cet écrivain puissant et visionnaire. Le roman que vous avez entre les mains en dit suffisamment sur son talent littéraire.

J'ai rencontré Simone Chevallier à Paris. C'était au mois de mai, le 25 mai 1951 exactement.

« Qu'est-ce que vous faites, comme métier ? » était la première question qu'elle m'a posée.

« Écrivain, ai-je répondu. Et vous ? »

— Écrivain ! »

Elle éclata de rire :

« Eh bien, ça s'arrose ! Allons chez Lipp ! »

Elle était belle, élégante, ensorcelante. Cet après-midi-là, chez Lipp, nous avons parlé, ri, débattu pendant des heures. Ce fut le début d'une amitié qui dura jusqu'à sa mort en 1980. Simone était de vingt ans mon aînée, et son œuvre était déjà remarquable : poèmes, proses poétiques, romans. Ensemble nous devions créer, par la suite, une revue de poésie, un trimestriel, sous le titre de *La Voix des Poètes*.

Mais c'est cet après-midi-là, chez Lipp, qu'elle me confia son projet d'un livre sur Marie-Magdeleine. Une légende, ou quelque chose de plus intime. Deux mois plus tard, nous sommes allés ensemble à la Sainte-Baume où, selon la tradition, celle qui aima le Christ s'est retirée et a fini ses jours. Nous nous imprégnions de ce lieu magique qu'on gagne au prix d'une montée à pied d'une heure à travers une forêt qui jaillit étrangement verte dans ce paysage provençal où culmine la Sainte-Baume. Puis, peu à peu, Simone s'est mise à écrire. De là, nous nous sommes rendus en Israël et en Cisjordanie. Partis de Marseille, nous avons débarqué à Haïfa, via Chypre, et ensuite nous avons visité les lieux où a vécu le Christ: Tibériade, Nazareth, Capharnaüm, Jérusalem, Bethléem... Simone prenait des notes pour son livre, tandis que moi, étant surtout aussi journaliste, je rédigeais le reportage sur Israël qu'un hebdomadaire m'avait commandé. Simone s'est remise à son écriture dans le Midi, à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Puis nous sommes allés en Angleterre, dans le Surrey. Mais c'est à la Sainte-Baume, sur le lieu même de la retraite de Marie-Magdeleine, que le roman fut achevé...

Quel endroit extraordinaire que cette grotte de Marie-Magdeleine, avec ces gouttes qui tombaient inlassablement, l'une après l'autre, de la paroi rocheuse. La légende dit que ce sont les larmes de pénitence de la Magdeleine.

Simone était toujours à l'écoute d'elle-même... C'était très beau à voir: le silence, et puis tout à coup l'inspiration qui fusait. Avec elle, on vivait constamment dans la poésie. Toute notre relation se situait sur un plan très poétique. Seules la poésie et l'écriture comptaient. Nous ne lisions dans les journaux et revues que les nouvelles littéraires, le reste ne nous intéressait pas. Et peu à peu, son livre prenait forme. Nous le méditions, en discussions constamment. Nous débattions des

Écritures, de la vanité et de l'hypocrisie humaines. L'esprit de ces entretiens transparaît çà et là dans son manuscrit que je tapais page après page sur ma vieille Hermès portable.

Elle avait déjà été publiée par des éditeurs connus, comme Fasquelle. Mais, pour ce roman, je lui proposais de faire autrement: nous allions nous en occuper tout seuls. C'est ainsi qu'il connut deux éditions, l'une au Cercle du Livre et l'autre chez Girard, imprimeur. Nous le diffusions nous-mêmes, faisant le tour des libraires de France à bord d'une vieille quatre-chevaux. Ce fut une expérience fascinante de découvrir ainsi la France dans toutes ses régions intimes, dans toutes ses petites villes au charme agreste et pittoresque... Nous entrions chez les libraires sans façons: la plupart étaient ravis. Nous leur propositions *Celle qui aime Jésus* « les treize à la douzaine ». Et ce fut un succès fou. Nous avons ainsi vendu des milliers de bouquins.

Simone était lyonnaise. Dans son passionnant roman *La Ville aux deux fleuves*, elle raconte avec une maîtrise exceptionnelle la vie et les traditions de la grande famille française qui était la sienne, et sa propre émancipation spirituelle. De même, dans *L'Ami des vacances*, publié avant guerre, elle fait le récit d'une aventure qui est bien plus qu'une aventure. L'érotisme et l'esprit, toujours inextricablement mêlés.

A dix-huit ans, elle avait décidé de partir pour Paris. Son père lui avait dit: « Tu ne peux quitter la maison que si tu te maries. » Du coup, elle s'était mariée avec un copain! Cela n'a pas duré très longtemps... Par la suite, elle épousa le prince Paul Mourousy, grand esthète parisien, qui éditait les *Cahiers d'Art et d'Amitié*. Elle était l'enfant terrible de sa famille: elle se consacrait à la poésie alors qu'autour d'elle on soignait les carrières et les alliances de poids. Sa famille

fortunée se méfiait d'elle parce que, à leurs yeux, elle ne savait pas conserver l'argent.

Indépendante, émancipée et profondément mystique, elle était en même temps, et tout naturellement, féministe. Elle disait : une femme, pour réussir, doit être dix fois plus intelligente qu'un homme.

Excellente conférencière, elle mettait son talent à profit pour défendre l'émancipation des femmes. Tout en étant très libre, elle était d'une grande pureté. Elle ne s'est jamais vendue, en rien. Jamais elle n'a écrit un mot, un vers, qui allait contre sa pensée. Elle avait horreur des intellectuels et des matérialistes — qu'elle mettait du reste dans le même sac.

Une voyante lui avait dit : « Vous devrez toujours nager pour garder la tête hors de l'eau ». C'était un peu ça : elle avait un talent fou, remarquable. Qui probablement ne devait pas réussir de son vivant. Tout de même, ses livres ont été publiés. Le premier, *L'Ami des Vacances*, a manqué de peu le Fémina. Un film était projeté, avec de grands acteurs : raté au tout dernier moment ! Puis *La Ville aux deux Fleuves*, chef-d'œuvre occulté... Elle avait convaincu de grands éditeurs, pourtant. Elle travaillait d'arrache-pied. Toujours un succès de qualité et d'estime, jamais le succès de librairie et de grand public.

« Je suis entrée en poésie comme on entre en religion », disait-elle. Ce n'était pas un cliché, c'était son credo : elle cherchait la poésie, partout et toujours. Dans sa manière de vivre, de ressentir, d'aimer. Les balades dans la nature, avec elle, étaient un enchantement. Elle voyait des choses que les autres ne voyaient pas. Toujours entière.

J'étais sous son charme. Nous avions le même credo : rester entier, célébrer le Créateur au travers de toutes ses créatures.

Nous nous comprenions à la perfection, c'est ainsi que notre amitié a su résister à tous les écueils de la vie et du temps. Dans tout ce que nous faisons et disions, nous recherchions la hauteur, l'âme. Parce que nous vivions la pureté dans les intentions.

Simone fut incomprise en son temps, engoncé dans les rites, les usages pétrifiés et les certitudes religieuses ou politiques. Elle a écrit pour la postérité, pour un temps de doute et de recherche individuelle. Son temps est le nôtre. Intégrant organiquement la tradition, elle avait développé une spiritualité à l'écoute de tous. Une spiritualité simple, naturelle, pas intellectuelle. Elle traduit d'une manière intelligible à tous le message d'amour du christianisme. Son livre *Celle qui aime Jésus* est de la voyance. L'expression de l'amour véritable, de l'amour en soi.

FRANZ WEBER

Celle qui aime Jésus

PREMIERE PARTIE

L'amour est l'essence même de l'âme.

TOLSTOÏ

— Marie ! Marie !

Marthe, aux aguets, tourne autour du jardin qui surplombe le bourg, comme sur un chemin de ronde. La main en auvent au-dessus des sourcils, elle scrute les alentours.

Nichées dans leurs arbres, les maisons ocre et grises feraient de Magdala une cité sombre sans l'éclat neuf des villas romaines et des frontons grecs. Là-bas, l'hippodrome étincelle derrière son allée de lauriers. Le lac de Tibériade, ovale dans son cadre vert, réfléchit les roses du ciel. Le parfum du printemps tourne, chante et amollit le cœur.

Marthe va de nouveau héler Marie. Lorsqu'elle aperçoit sur le sentier, l'oncle Simon qui cogne un âne, chargé d'outres d'huile, elle se tait. Simon ne plaisante pas. Il doit ignorer les fugues de sa nièce. Il raconterait tout à Béthanie. Quel scandale !

— Où es ta sœur ? dit Simon.

— A la fontaine, répond Marthe en masquant de sa jupe l'amphore vide, délaissée sur le banc de pierre.

— Tu devrais y aller toi-même. Marie n'est plus une enfant. Elle a quinze ans, les hommes la regardent.

Marthe rougit :

— Je réponds de Marie comme de moi-même.

— Oui, mais Marie a onze ans de moins que toi et elle est belle, trop belle à mon gré.

Pourtant, Marie ne s'attardait pas avec les bavardes autour de la fontaine, ni dans les rues de Magdala, devant l'étalage du bijoutier. Elle marchait seule sur la colline, évitant le fourré où s'entremêlaient chardon, fenouil et moutardier sauvage; elle suivait un sentier en corniche. Le soleil couchant avivait lestons pourpres et violets des anémones, il dorait les asphodèles, la robe de Marie blondissait et ses longs cheveux clairs se cuivraient. Malgré l'heure tardive, elle triomphait comme l'aurore. Elle s'arrêta devant un banc de pierre d'où l'on pouvait contempler le lac. Les voiliers revenaient au port; les pélicans cherchaient sur leurs traces les poissons évadés, et la brise ramenait, des rives, le cri de guerre des cormorans. Qui eût observé Marie, en cet instant, eût redouté pour elle mille périls; mais la jeune vierge ne craignait rien. Une puissance de pureté la rendait intrépide et inaccessible. Son vêtement, tissé dans la laine la plus blanche, ne s'ornait ni d'agrafes, ni de broderies; ses doigts, ignorant les bijoux, retenaient la lumière dans leur transparence. Une simple cordelière nouait sa taille.

Marie demeura muette devant le crépuscule. Une présence suave gonfla son cœur...

Lorsqu'elle revint de son extase, elle éprouva douloureusement les sujétions de la pesanteur. Elle quittait un rendez-vous ardent pour reprendre le fardeau des servitudes. Se rappelant soudain que Marthe avait dû la remplacer à la fontaine, elle s'envola vers leur maison.

Cette maison, plutôt ce cube de basalte, s'incruste entre les figuiers et la vigne; marguerites et renoncules en étoilent la clôture. Dehors, sur la table de pierre, Marthe achève de disposer le dîner: des poissons secs, des dattes, un gâteau de miel qu'elle a confectionné avec des galettes d'orge, un cruchon de vin frais.

Aux pas soyeux de Marie, elle lève brusquement la lampe à huile, le cœur bourré de reproches. Mais Marie apparaît telle un rayon tardif, et la grande sœur se contente d'interroger :

— Où vas-tu, Marie, le soir ? Dis-moi la vérité ?

Les nuits sont encore trop humides pour dormir sur la terrasse. Dans l'unique pièce de la maison, elles s'étendent chacune sur une natte de jonc, avec une couverture et un coussin ; une étroite fenêtre s'ouvre, en forme de meurtrière, sur les étoiles ; entre leurs deux couches, la lampe à huile brûle, posée sur une table basse.

— Que cherches-tu, dans tes promenades, Marie ? Est-ce vraiment la solitude ?

— Je ne sais. Parfois j'éprouve une soif de l'âme, quelque chose me manque jusqu'à la souffrance.

— Pourquoi donc ?

— Je ne peux te dire, Marthe. Vois-tu, j'aimerais être l'aliment de cette lampe, me consumer, ne plus exister, mais donner de la lumière et de la chaleur.

— Est-ce à cela que tu penses là-haut ?

— Non. Là-haut j'aime ce qui m'entoure et lorsque j'aime, je cesse de réfléchir.

Marthe ne se sent pas du tout rassurée. Elle tourne et retourne sur sa natte et demande enfin :

— Ne rêves-tu jamais à quelqu'un ?... A un visage ?

Marie se tait à son tour pour s'examiner. Ce que vient de suggérer Marthe l'intrigue. Un visage peut-il vous tourmenter comme un paysage ou comme le printemps ?

— Je n'y ai jamais songé, Marthe.

Alors, Marthe souffle la lampe. Elle reste un moment accoudée et fixe anxieusement, dans la nuit, la tête précieuse de Marie, que la clarté des étoiles illumine imperceptiblement.

Dès l'aube, Marie secoue les couvertures au-dessus de la haie de ronces. Elle se hâte, car pour réparer sa faute de la veille, elle a promis d'aller quêrir le poisson. Marthe remplit

de crème l'outre en peau de chèvre et l'accroche solidement à une branche de citronnier; de toute la vigueur de son bras musclé, elle agite ce sac bondé pour faire le beurre. C'est un dur travail. Cependant, cet effort physique ne calme pas ses craintes. Comment protéger Marie du danger qui la menace? Ce désir d'absolu ne prépare pas une maison tranquille à une femme. Il faudrait la marier; mais serait-elle heureuse avec un époux? Marie est pauvre. Elles ne peuvent subsister que modestement avec leur domaine de Magdala. Lazare, leur frère aîné, réclame souvent Marthe à Béthanie pour qu'elle lui tienne son ménage. Sa santé délicate l'ayant écarté du mariage, Lazare manque de soins féminins. Il vit du commerce des olives et de son pressoir d'huile. Pour s'installer là-bas, elles devraient vendre Magdala; or, Marie aime Magdala. Marthe rumine seule et n'ose confier sa peine à personne. Ni Simon, ni Lazare qui suivent la Loi, sans jamais la discuter avec leur cœur, ne comprendraient sa tendresse excessive pour Marie. L'amour, en nous, est une lumière si évidente qu'il efface les erreurs de l'esprit. Les hommes ont trop d'esprit et pas assez d'amour, il ne faut pas toujours croire ce qu'ils racontent.

Lorsque le beurre durcit dans l'outre, Marthe l'emporte dans la fraîcheur de la maison.

Son panier en équilibre sur la tête, Marie dévale la pente, traverse la route du Nord au Sud qui longe le rempart de Magdala. Les archers romains lui sourient au passage. Elle descend les marches de la rue principale qu'une voûte, par moment, obscurcit. La vie commence à peine; les Grecs et les Romains sommeillent encore dans leurs villas blanches, aux légers portiques; des Juifs prient sur leurs toits; toute l'animation se concentre autour du port. La fillette y débouche lorsque le soleil atteint les feuilles basses des palmiers. Une foule guette le retour des pêcheurs nocturnes. Marie évite cette place bruyante où les matrones averties et les esclaves

ves de couleur des dames grecques s'approprient toujours la meilleure part du frêt. En longeant le môle qui abrite les barques de plaisance, ornées d'ivoire et d'argent, Marie n'éprouve aucune envie. La richesse lui semble un poids d'ennui. Si des esclaves devaient lui jouer de la harpe au cours d'une luxueuse promenade, ils étoufferaient l'ineffable musique qui monte de sa vie dépouillée.

Devant le saule où Nathanaël amarre son bateau, elle pose son panier, s'assied et attend.

Que voulait donc insinuer Marthe, hier, en prêtant comme mobile aux fugues de Marie, un visage ? Le secret des fleurs et des oiseaux, une bouche peut-elle le révéler avec des paroles ?

Soudain, Marie tournant la tête, aperçoit les voiliers qui avancent, en masse, comme un essaim de pélicans. Leurs voiles triangulaires, aux couleurs tendres, vibrent dans le soleil, bientôt elles s'effeuillent, s'enroulent sous les cordes, et les pêcheurs, debout à la proue, abordent en s'aidant de longues rames. Nathanaël bifurque, s'écarte du port, et l'avant plat de son petit bateau vient crier sur le sable aux pieds de Marie.

— J'ai voulu que tu choisisses la première, Marie. Je n'ai pensé qu'à toi, cette nuit, sur l'eau.

Nathanaël sourit. Son corps manifeste en chacune de ses lignes l'harmonieux mystère qui bat au cœur du paysage.

— J'ai mis de côté pour toi des chromis, regarde s'ils sont fins, ils ne mesurent pas plus de deux palmes. Passe ta corbeille pour que je les arrange. Ta sœur et toi, vous vous régalez. Je dois aller sur la place vendre ma pêche. Mais écoute, il faut que je te parle ; viens ce soir, très tard, à la fontaine, quand il n'y aura plus personne. J'ai quelque chose de grave à te dire, Marie.

Lorsque Marie remonte au travers de Magdala, la foule commence à grouiller autour des échoppes. Chaque

marchand hèle les clients, des ânes chargés encombrant la chaussée. Elle passe droite, blanche, le visage haut, le panier sur le coussin qui protège sa tête. Marie ne s'intéresse ni aux boutiques, ni aux promeneurs. Le sourire de Nathanaël lui revient comme un parfum de plus dans le matin.

— J'ai des chromis, dit-elle, toute heureuse de gâter Marthe.

— Oh ! Des chromis et tu es bien servie. Nous allons inviter des amis ?

— Des amis ? Pourquoi ? Nous sommes bien toutes les deux. Je voudrais travailler, aujourd'hui, au voile que je t'ai promis pour la Pâque.

— Aide-moi d'abord à remplir les jattes ; car une cliente grecque vient chercher le beurre et le laitage pressé, dans quelques instants.

Quand la jatte fut pleine, Marie s'assit devant sa porte. Elle déploya sur ses genoux un voile de lin d'Égypte. Les broderies s'envolaient mauves, roses et violettes, sur le fond safrané du tissu. Elles représentaient des merles, des rouges-gorges, des bergeronnettes.

La matrone grecque vint, accompagnée de deux esclaves. Elle examina les broderies de Marie.

— Combien vends-tu ce voile ?

— Je ne le vends pas.

— Si tu voulais broder les rideaux de notre maison, mon maître te paierait bien.

— Qui est ton maître ? dit Marthe.

— Le sculpteur Hylas. Il décore les maisons de Tibériade ; Hérode Antipas lui a commandé sa fontaine. C'est un très grand artiste !

— Je ne sais pas, dit Marthe, il me faut réfléchir, ma sœur n'a jamais travaillé.

— Prends ton temps pour réfléchir. Mon maître n'arrive qu'après la Pâque.

Lorsque la matrone fut sortie, Marthe se mit à pleurer.

— Qu'as-tu ?

— Nous sommes pauvres, Marie, et Lazare, notre seul appui, est toujours malade.

— Ne pleure plus. Je sais ce qui t'attriste : la peur de me voir travailler.

— Je te voudrais heureuse, avec un mari qui te protège.

Marie, les mains croisées sous son genou, fixait sans les voir les fleurs rouges du grenadier.

— Je ne vaux pas cher pour un mari. Lazare ne recevrait pas de quoi se reposer. Et puis, le mariage ne me semble pas donner tant de bonheur.

Marthe supputa le sort des femmes mariées, en posant ses yeux sur le haut du jardin où l'aire, le pressoir et le four à pain étaient creusés dans le roc... et la corvée d'eau... les enfants... les charges qu'on promène hardiment sur sa tête tout le long du jour... le tissage ; la présence du maître, souvent injuste et coléreux, que la Loi soutient. Elle songea à l'obligation de mentir où se trouvaient ces femmes pour préserver leurs minables intérêts, à leurs craintes, à leurs sentiments jamais épanouis. Comme leur existence à toutes deux semblait douce à côté ! Elles parlaient sans retenue et Marie avait grandi dans la confiance et la loyauté.

— Le mariage, peut-être, me mettrait à l'abri du besoin ; mais alors, quelque chose dans le monde de plus important que la sécurité se détournerait de moi.

— Que trouves-tu important, Marie ?

— Comment te dire ?... L'intensité, la liberté. Toi-même, tu es habile et maternelle, pourtant tu as refusé ton destin de femme.

— Parce que, Marie, j'ai voulu te cultiver comme une fleur.

— Tu vois, Marthe, tu préfères la ferveur soucieuse que je t’inspire à la tranquillité d’un ménage.

La fontaine sourd dans un vallon dominant le lac, des bouquets de pins accusent le relief du paysage et, dans le lointain, les voiliers se couchent sous la brise. Le puits, foré dans le rocher, est recouvert d’une voûte. Marie, l’amphore vide couchée horizontalement sur la tête, arrive seulement à l’heure où les retardataires reviennent de la corvée d’eau. Celles-ci portent l’amphore pleine, bien droite, sur le crâne. Leurs silhouettes s’en allongent au point que le visage partage la ligne en deux comme une taille de guêpe.

Intriguées de croiser Marie, au crépuscule, et ne pouvant tourner la tête, elles s’arrêtent et pivotent tout d’une pièce pour l’observer. Elles parlent entre elles :

— C’est Marie, la jeune sœur de Marthe et de Lazare de Béthanie. Ils étaient déjà grands lorsque le père a épousé, en seconde noce, une Magdaléenne qui est morte en couches. Lui, n’a pas longtemps survécu. La petite a hérité les jardins de Magdala ; mais sa sœur l’a bien mal élevée. Est-ce qu’une jeune fille devrait sortir à cette heure-ci ? Des âniers et des chameliers conduisent maintenant leurs bêtes à l’abreuvoir et risquent de lui manquer de respect.

Marie atteint le bassin quand les derniers chameaux qui assurent le transport des marchandises achèvent de se désaltérer. Ils viennent de loin et la poussière du désert recouvre encore leur charge. Des hommes, aux longues boucles d’oreilles et aux bracelets voyants, les invectivent dans un idiome inconnu. Puis les bêtes relèvent leurs profils hautains et partent silencieusement vers la ville. Ne murmurent, aux alentours du puits, que les narcisses sauvages, agités par l’air du soir. Un pas s’approche de Marie :

— Je t’attends depuis longtemps, Marie. Je ne sais pas prendre patience lorsqu’il s’agit de toi. Tiens, mets ces fleurs dans ta ceinture, elles iront sur ta robe blanche.

Marie pose l'amphore, s'adosse au revers d'un talus, et commence à se tresser une couronne avec les narcisses. Nathanaël s'assied à ses pieds :

— Ecoute, Marie, tu es dans mes pensées. Bien sûr, je ne suis pas riche et je ne pourrai pas offrir grand-chose à ton frère. Mais je puis, par mon travail, te faire régner en maîtresse dans ta maison de Magdala. Marthe resterait avec nous. Je monterai, comme le père, et à mon compte, un commerce de salaison de poissons et je ferai l'exportation pour le désert. Depuis des nuits, je cherche un moyen pour te garder avec moi.

Marie regarde l'horizon :

— Nathanaël, qu'espères-tu de moi ?

— Je te l'ai dit, Marie : la femme pour qui je travaillerai, que je protégerai, qui tiendra mon foyer et qui sera la mère respectée de mes enfants.

— En somme, tu désires ta sécurité.

— Je souhaite, avant tout, la tienne.

— Cela ne m'intéresse pas.

— Qu'est-ce qui t'intéresse ?

— L'amour.

Le pêcheur lève les yeux sur la vierge, dont le visage semble modelé de secrets et de songes.

— Mais je t'aime, Marie.

— Pas assez, pas comme je le veux.

Il se tait. Il sent obscurément que l'amour, exigé par Marie, est au-delà de son langage et de ses promesses.

— Marie, j'essayerai de te comprendre. Je t'en supplie, reviens me voir.

— Je reviendrai.

Il va puiser l'eau et pose l'amphore sur la tête de la jeune fille. Le lac tourne au violet, la colline reste bleue. Marie reprend, très droite, très lente, le sentier de sa maison. Il la contemple jusqu'à ce qu'elle ait disparu derrière la côte. Cette silhouette pure pénètre en son cœur comme une épée.

Lorsque Marie ouvrit la clôture, elle aperçut l'oncle Simon, causant devant la table avec Marthe. « C'est pour manger les chromis », pensa-t-elle en souriant.

— Tu rentres bien tard, Marie, dit l'oncle. Une jeune fille ne doit point courir les chemins à pareille heure. Qu'as-tu donc rencontré à la fontaine ?

— Nathanaël.

Marie ne mentait jamais. Elle cherchait obstinément le sens de sa vie et, loyale vis-à-vis d'elle-même, elle n'avait pas à rougir de ses actes.

— Qu'a-t-il pu te dire pour te retenir si longtemps ?

— Il voudrait m'épouser.

Simon regarda Marthe :

— Ils sont pauvres ; mais c'est une bonne famille, très honnête, très travailleuse. Il est temps d'établir Marie. Les deux oncles du jeune homme, Simon et André, possèdent une belle affaire de pêche à Capharnaüm.

Et se tournant vers Marie :

— Dis à Nathanaël qu'il vienne nous parler, cela vaudra mieux que de te guetter à la fontaine, tu pourrais faire jaser dans le pays.

— Qu'il attende, dit Marie. Je ne suis pas mûre pour le mariage.

— Tu es sûrement mûre pour la surveillance d'un époux. Il te faut comprendre, une bonne fois pour toutes, que la femme est faite pour obéir. Et Marthe n'est qu'une femme. Elle n'exerce aucune autorité sur toi. Elle-même devrait se soumettre à quelqu'un.

L'oncle Simon se congestionnait. Pour le calmer, Marthe lui servit du vin de dattes.

Lorsqu'il fut parti, les deux sœurs s'étendirent sur leurs nattes.

— Pourquoi dis-tu que tu n'es pas mûre pour le mariage ?

— Parce que je sens, en moi, une force pure qui jaillit comme la source : une forme de la liberté si tu veux ; il me semble qu'entraver ce courant serait un grand péché.

— Tout le contraire est dans la Loi.

— Vois ce que la Loi a fait de l'oncle Simon et de tant d'autres.

— Assez de sottises, Marie, j'ai peur pour toi ; je finis par croire que Simon dit vrai : je n'ai pas d'autorité.

— Tu m'aimes, Marthe ; cela suffit.

Puis Marie ferma les yeux, mais ne dormit pas. Le visage de Nathanaël flottait autour de ses pensées. Cependant elle savait que ce visage ne serait accueilli dans son âme que s'il se confondait avec la source de liberté.

Les jours qui suivirent, Marie mena paître les moutons sur la montagne. La brebis qui avait mis bas, alourdie par son lait, talonnait la jeune fille.

Marthe engraisait l'agneau, premier né, pour la Pâque.

Marie s'asseyait à l'ombre d'un térébinthe, là où la pente se brisait contre un plateau frissonnant d'anémones. Personne ne troublait ce coin tranquille. Marie savait que Nathanaël viendrait lui parler d'amour.

Hélas ! le naïf amoureux racontait toujours les mêmes choses :

— Tu verras comme tu seras heureuse, je te gâterai de toutes façons.

Ou :

— Voici deux colombes que j'ai élevées à ton intention. Elles sont apprivoisées et fidèles.

Et il posait sur l'épaule de Marie deux tourterelles naines, blanches comme la fleur du citronnier et dont le mâle faisait la roue.

C'était surtout dans la beauté et le silence du jeune homme que Marie s'enrichissait de précieuses découvertes. Lorsque,

mélancolique, il s'étendait sur le pré, ses belles jambes et ses bras bronzés hors de la courte tunique, elle percevait dans ses attitudes quelque musique secrète que lui-même ignorait.

Cette quête de sources mystérieuses en Nathanaël l'obsédait et souvent l'obligeait à fixer sa mémoire pour scruter encore, seul et nuitamment, cette juvénile image.

Un soir, tandis qu'elle redescendait lentement la pente, les brebis devant elle, sa houlette huppée d'asphodèles, et les colombes sur l'épaule, Nathanaël l'enlaça. Marie ne se défendit pas, elle tendit ses lèvres et ferma les yeux. Le baiser de Nathanaël glissa tel un vin brûlant jusqu'à son cœur. Il lui sembla que le soleil lui-même coulait dans ses veines; elle se sentait comme un arbre gonflé de sève, qui fleurit brusquement.

— Qu'as-tu ? dit Marthe, intimement avertie par le trouble de Marie.

Mais la jeune vierge comprend déjà que celui qui a entrevu les ivresses de la création doit cacher son émoi à ceux qui en sont privés. De telles confidences ne peuvent éveiller, en eux, qu'un sentiment de frustration, d'impuissance ou de jalousie.

— Je n'ai rien, Marthe, absolument rien.

— As-tu rencontré Nathanaël, aujourd'hui ?

— Oui. Il me parle toujours de ma situation future ; mais l'avenir ne m'intéresse pas.

Marthe reste immobile, le front buté, une écuelle de fèves abandonnée sur ses genoux.

— Ou tu l'épouses, Marie, ou tu ne lui permets plus de t'aborder aux champs. L'opprobre qui tomberait sur toi, rejaillirait sur les tiens. Il n'y a pas une plus grande honte, pour une fille, que de n'être point sage.

Marie joue avec les colombes sur son doigt :

— Je me sens sage, Marthe, lorsque je participe à l'harmonie

du monde. Je suis sage à la manière des fleurs et des oiseaux. Si je tuais le mouvement naturel, en moi, il me semblerait trahir des lois plus nécessaires et plus vraies que la Loi.

— Tu sais, Marie, que j’ai l’esprit large et que souvent je ris de notre pauvre oncle Simon. Mais je ne te comprends plus ; et jusqu’où peuvent t’entraîner de pareils raisonnements ? Par moment, je me demande si tu crois en Dieu.

— Je ne crois pas en Dieu, les yeux bandés comme un pharisien, je le sens vivre en moi, et parfois j’essaie de l’exprimer.

Marthe va chercher la marmite où fument des herbes amères. Les paroles de Marie l’impressionnent, elle a toujours pris sa petite sœur pour une inspirée. Ne sachant répondre qu’avec des arguments pauvres et impersonnels, elle n’ose la contredire.

Or, Marie, tout en battant le briquet pour allumer la lampe, se dit que, sans doute, le soleil qui embrasait ses veines, tout à l’heure, était une manifestation de Dieu.

Le lendemain matin, Marthe remonte du marché, les yeux brouillés de larmes :

— Je n’ai presque rien vendu. Nos légumes retournent à l’état sauvage, et nous ne produisons de miel et de fromages que pour nous. Je dois payer l’impôt. Cette maison de Magdala coûte plus qu’elle ne rapporte ; sans un homme pour nous aider, nous risquons de sombrer dans la misère.

Assise sur le banc, Marthe sanglote. De l’autre côté du jardin, dans la cabane, l’agneau pascal bêle plaintivement.

Les sanglots de Marthe redoublent :

— Nous ne pourrions pas aller à Jérusalem pour la Pâque !

— Mais Lazare nous reçoit à Béthanie.

— Cela ne suffit pas. Il faut l’argent du voyage, renoncer au marché, payer une gardienne.

Marie, assise aux pieds de sa sœur, lève vers elle un regard si désolé que Marthe, honteuse, essuie son visage.

— N’y pensons plus, Marie. Tout le monde ne peut pas aller à Jérusalem.

Marie part pour la fontaine, la tête bourdonnante et le cœur déchiré. Elle sait à quel point Marthe tient à passer la Pâque à Jérusalem. Nous irons, se dit-elle, je payerai l’impôt, le voyage, quelqu’un pour entretenir le jardin et soigner les bêtes.

A la fontaine, Ruth, Suzanne et Jeanne ne parlent que de ce départ pour Jérusalem.

— Alors, Marie, tu te prépares ?

— Il paraît que cette année nous serons plus nombreux que d’habitude. On doit s’assurer d’un toit ou emporter une tente !

Marie s’en va lentement. La charge d’eau sur sa tête calme ses nerfs. Elle réfléchit : accepter Nathanaël pour mari arrangerait les choses ; mais on ne se marie pas pour arranger les choses. Peut-on engager son cœur et celui d’un autre pour arranger les choses ?

Dans leur rendez-vous de l’après-midi, elle s’observera, elle tâchera de rester lucide, de ne point subir l’influence de sa tendresse fraternelle et si, vraiment, elle éprouve un sentiment, dépouillé de tout intérêt pour Nathanaël, le destin aura servi son bonheur et celui des siens.

Cependant, la réponse s’impose déjà, car, au plus caché de son être, la source de liberté se plaint.

A la porte de son jardin, elle se heurte aux deux esclaves égyptiens, venus de la maison de Hylas pour quérir les laitages.

« Le voile ! se dit Marie. Le voile qui n’est pas terminé. »

Elle remplit l’aiguière et les cruchons, puis, s’asseyant sur le seuil, reprend ses précieuses broderies.

« Si je n’épouse pas Nathanaël, songe-t-elle, je broderai les rideaux de Hylas. De toutes les façons, Marthe ira à Jérusalem. »

Ce jour-là, Marie conduisit ses brebis, par la chaleur, sous le térébinthe. Le soleil brûlait et la fleur des arbres neigeait sous le vent du désert. On était à la veille du nisan. Elle n'avait pas voulu revoir Nathanaël, pensant que le baiser échangé l'engagerait trop loin dans le cœur du jeune homme, si elle ne se décidait pas à l'épouser. Que de nuits de méditation, que de fouilles en sa conscience. Elle y découvrait un feu gratuit que les arguments de la tradition, des préjugés ou de l'intérêt ne sauraient pas éteindre.

Nathanaël l'avait guettée à la fontaine, puis au marché. Enfin, elle se décidait à le rejoindre pour un entretien décisif.

Elle s'arrêta plusieurs fois sur le sentier, secoua ses sandales où crissait la terre sèche et cueillit des herbes pour rafraîchir son front.

Nathanaël vint à sa rencontre :

— Pourquoi me fuis-tu, Marie ?

— Je ne te fuis pas, je demeure avec moi-même.

— Tu me hais ?

— Au contraire, je m'inquiète de ton bonheur avant de chercher mon plaisir.

Marie étendit son voile et s'assit à l'ombre. Son corps se dessinait en lignes chastes sous la laine de la robe.

— Explique-toi.

— Je veux dire que ton baiser me plaît ; mais je ne suis point sûre d'éprouver pour toi le sentiment exact d'une épouse. Accepter tes cadeaux, ta protection et ton travail, serait prendre plus que je ne pourrais te donner en échange.

Tandis que Marie parlait, Nathanaël fixait l'arrondi des deux genoux serrés sous la robe. Son front devenait rouge, une grosse veine y saillait ; ses yeux, clairs et joyeux d'habitude, se chargeaient d'orage. Horrible et terrible, il exprimait une force inconnue. Cette fois, cependant, cette force n'invita pas Marie aux ivresses cosmiques, mais lui apparut comme

la manifestation brutale d'une puissance aveugle. Elle se dressa, épouvantée. D'un bond, Nathanaël l'empoigna, il cherchait sa bouche; ses doigts s'égarèrent vers les tabous d'une ligne virginale.

— Ah ! mon baiser te plaît, cela suffit !

— Arrête ! Nathanaël !

Le jeune homme recula, porta son bras vers son front ruisselant. Devant lui, pâle, très droite, une main levée, Marie le tenait en joue, sous son regard triste.

Le jeune homme haletait, les larmes jaillirent de ses yeux :

— Tu me hais, maintenant ?

— Non, Nathanaël, mon cœur est plein de compassion pour toi; mais je devine que la couche nuptiale révèle des secrets que je ne tiens pas à connaître.

— Un homme qui désire peut devenir fou !

— Ne t'excuse pas. J'ai compris. Je ne suis pas déçue par toi; mais par l'instinct des hommes.

Pendant cet entretien, une brebis s'échappa. Le temps qu'ils passèrent à la retrouver, les remit dans le calme des tâches quotidiennes. Nathanaël ramena la brebis; mais, vexé, il salua Marie et disparut.

La nuit, Marthe qui sommeillait à peine, entendit les pleurs étouffés de Marie. Elle appela doucement :

— Marie, qu'as-tu ?

— J'ai pris une grande décision, dit Marie.

— Laquelle ?

— Je ne serai jamais l'épouse de personne.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai vu dans les yeux de Nathanaël un désir bestial qui m'a suffisamment renseignée. Peut-être est-ce le lot des femmes d'accepter cela; pour ma part, j'attends autre chose.

— Tu cherches ton malheur avec tes idées. Sois donc une

femme simple et humble, devant un homme simple et fort qui la protège.

— En somme, une offre et une demande: un marché charnel.

— Tu ne peux pas changer les lois de la nature.

— Je pense que la nature, à différents degrés, offre des horizons différents.

— Prends garde, Marie, il n'est pas bon pour une fille pauvre de se montrer trop orgueilleuse.

— Est-ce de l'orgueil d'accepter d'avoir les yeux et le cœur plus ouverts que d'autres, et peut-on refuser de comprendre lorsqu'on a compris, sans se suicider? Serait-ce de la modestie, honnêtement établie, que de jouer la stupidité pour flatter les imbéciles en vue de se faire protéger par eux? Je ne nie pas l'harmonie du couple; mais faut-il encore trouver l'époux qui vous convient. Je le chercherai, avec désespoir; mais je préfère demeurer dans l'expectative d'une plaine, en jachère, que de « m'ajuster » à la médiocrité!

Le lendemain matin, Marie pénètre dans l'enclos des figuiers où une cuve d'eau, remplie par ses soins, chauffe au soleil. Ce bocage sert de chambre de bain. Marie lave ses cheveux, les savonne avec une tige de savonaire qui mousse; puis elle les rince à l'aide d'une aiguière. Trop pauvre pour acheter des parfums, elle frotte des herbes aromatiques sur ses jambes et ses bras; enfin, se vêt d'une tunique propre. Ses cheveux roulent jusqu'aux genoux en anneaux souples qui retiennent l'ombre et le soleil; les voiles glissent sur eux; aussi Marie a-t-elle pris l'habitude d'aller tête nue.

— Où vas-tu? dit Marthe.

— Au retour, peut-être, je t'apporterai une surprise.

Marthe se penche sur la clôture. Elle suit Marie des yeux jusqu'au creux du vallon. La brise gonfle la robe et les cheveux fous de la jeune fille.

Il n'est pas d'agneau, il n'est pas de colombes, pense Marthe, que l'on puisse comparer à cette fleur.

Après avoir traversé le bois, Marie considère l'allée de palmiers, puis la haie de lauriers-roses qui précèdent la villa de Hylas. Un bateau danse sur l'eau matinale. Elle avance, le cœur battant. Des roses précoces enlacent les palmiers, des colombes apprivoisées voltigent paisiblement. La grâce des parfums, la douceur de l'air, le silence des oiseaux, tissent autour de Marie une ambiance de songe. Lorsqu'elle atteint le bocage de lauriers, deux gazelles la contemplent avec leurs longs yeux de velours, ombrés de cils d'or. Alors apparaît la maison, taillée dans un marbre qui scintille. Cette pierre semble animée. On dirait qu'un sang de soleil coule dans ses veinules et lui confère ce ton émouvant de chair dorée.

Marie s'arrête devant le portique. Là, s'ouvre un couloir au bout duquel un jardin lumineux dévoile un rectangle de sa vie cloîtrée.

Une femme jeune, fardée et légèrement vêtue, apparaît :

— Que désires-tu ?

— Parler à la matrone. Je suis la sœur de Marthe à qui vous achetez le miel et le lait.

— Je te salue. Veux-tu entrer par là ?

Marie plonge dans le couloir et débouche sous le péristyle qui entoure le patio. Elle, qui redoutait le luxe tapageur des Romains demeure stupéfaite devant la beauté sans poids, sans vanité de ce petit Eden. Des mésanges huppées s'envoient des ifs, les gazelles se mirent dans le bassin où pleure un jet d'eau.

— Te voilà ! dit la matrone. Es-tu décidée à broder nos rideaux ? Tu seras bien payée, bien traitée. Tu peux commencer par les portières du rez-de-chaussée. Le sanctuaire d'Aphrodite exige un voile presque irréel.

La matrone suit le péristyle et s'arrête devant une niche.